

Marie J. Berchond

La maison du secret

De Madeleine à Madleen

Deux voix, un récit actuel & historique
illustré



Coll. Archives Mémoire

Marie BERCHOU

La Maison du secret
DE MADELEINE À MADLEEN

Récit généalogique illustré

© Marie BERCHOUD, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3768-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Tu me parles du fond d'un rêve
Comme une âme parle aux vivants.
Comme l'écume de la grève
Ta robe flotte dans les vents »

Victor Hugo

Les Contemplations, Au bord de l'infini, XV.1, 1854

Madleen (0)

13 juin 1968...

Cinq heures du mat'. Réveillée d'un rêve : elle me regardait, assise sur le banc de pierre devant notre maison d'Ar, elle avait l'air têtue, dos droit et regard en face. Le jour devait filtrer aux collines alentour, j'étais enveloppée dans ce rêve. *Ma petite-petite fille, tu sais des choses, ton père t'a dit. Ensemble nous pouvons... Viens.* J'ai voulu lever un bras, ou juste agiter la main pour un *Hello archi great grand mother Madeleine !* mais elle s'était éclipsée. Elle reviendra, me dis-je, et en attendant, j'irai, je répondrai à l'appel. Le réveil a sonné une ou cent et mille secondes après, c'était l'autre heure, allez, debout.

... au lycée sous le Lion, 45-55 Faubourg des Ancêtres à Belfort

Aucun examen en seconde, sacrée chance, on peut donc errer, entre *sit-in* et cafés. Eh oui, les jeunes plus vieux que nous veulent faire la révolution et on est d'accord – mais pas sans nous. Grâce aux explications des profs de philo dans les cafés, on suit le docteur Carpentier avec son tract *Tankonalasanté*, libérateur de nos vies et nos désirs. Je défends tout ça mais je ne pratique guère. Seuls en profitent les vingt-et-un ans et plus. Dans les campagnes, c'est facile, on danse aux fêtes et on se rapproche ! Si Madeleine voyait comme moi ? Mystère, et pensée qui passe en flèche.

À Belfort, notre lycée a été libéré par les Terminales et la chatte n'a rien pu faire contre. La chatte, c'est la surge, et ce petit nom lui va comme un gant. Eh, remplacer la surveillance par le conseil, une belle hypocrisie. Après mai 68, les seuls gagnants seront ceux qui l'ont fait, dit papa. Oui, ce mai a bien niqué la génération d'après ceux qui pilotaient le binz et le bizness.

La vie venait de déjanter. Il y a deux jours, le 11 juin, la police tire sur la manif de Sochaux et tue deux ouvriers. C'est juste, ça, de mourir quand on défend une cause et la liberté ? On dirait la guerre. Mais la guerre entre qui et qui ? Ceux qui veulent que rien ne change comme de Gaulle, et ceux qui désirent l'émancipation. Les gens au pouvoir ne voient pas d'un bon œil l'émancipation. Papa dit : *l'idée est juste, mais la réalisation ouvre la boîte de Pandore.* Il a oublié ses propres luttes, il est vieux. Je l'aime, c'est mon père. OK, il a connu la

guerre, il dit qu'on ne sait pas ce qui peut arriver, que la paix est fragile. Que le Général, peut-être, nous évite des aventures pires.

Et maintenant ? à nous de lutter pour un monde plus juste. L'aide au Biafra, les devoirs aux petits mal barrés, le jardinage chez les vieux. Et que notre maison d'Ar ne soit pas démolie par les expropriateurs affairistes ? Je dis Oui, lutter, trouver comment ; mais on n'a pas l'âge qu'il faut, on n'est pas pris au sérieux. Alors que faire ? La question bée, elle baye aux corneilles. Prendre note, garder trace. Agir.

Pause méridienne, boycott de la cantine, et me voilà dans un café à vieux en costards place Corbis, on y est tranquille. Alors il se pointe, l'autre rêve, celui du réveil qui sonne et ne sait pas qu'il sonne pour deux raisons, ce rêve enfoui-urgent capturé par hasard, et le lycée. À ce moment de sonnerie, en lisière d'obscur, bouillant, confus, rouge et embrasé, apparaît un monde en flammes, et ça tremble, et bouge et ne bouge pas, et mes mains entre les cuisses et les flammes vivent et crament. Il apparaît, ce monde, et tremble, disparaît, un clandestin, un qui en sait trop, il est en moi qui me tais, bois, mange une tartine et puis marche, rigole et parle d'autre chose, et sa réverbération dure la matinée, au-delà même et, seule au café des lumières, je fais durer. Ce matin encore, maman a souligné mes cernes, reproche habituel, je ne dois pas laisser errer mes mains sur moi. Et ma réponse habituelle, *Toi à mon âge, tu faisais comment ?* Elle hausse les épaules, une routine. « *Tu verras quand tu seras mariée* ».

Mariée, moi ? Jamais ! Il y a plus urgent : « ils » vont nous piquer notre maison de famille à Ar, la grande maison construite pour l'archi-grand-mère Madeleine et sa famille, et tout ça rien que pour élargir la route, paraît-il, un arrêté a été pris et même publié. Mais si ce n'était que ça, on pourrait démolir l'aile la maison donnant sur la rue, et garder le reste. Or non. Et je veux savoir pourquoi et papa se tait, « *soucis d'adultes* » : et moi, je suis quoi ? Bref. Inutile de se répandre, ça n'aide pas la cause.

Donc, entre soucis des adultes et soutien à Madeleine, ce jeudi 13, j'ai choisi la tangente Madeleine et le rêve : retour à notre *domus*, maison famille en Savoie, la seule vraie. Sac à dos, pull et papiers, argent des jardins, gardes d'enfants et lavages de voitures, discussion avec papa-maman, et hop, tôt le train (ne pas parler d'auto-stop). On peut acheter son billet dans le train, juste avant l'arrivée du contrôleur et s'il n'est pas là, c'est mieux. Jeune, on ne roule pas sur l'or, même avec des petits boulots.

J'ai pris ma carte de famille nombreuse avec mes papiers, ce sera moitié prix ou même pas, selon le passage des contrôleurs. Peu fréquents, c'est bon. J'ai dormi, lu, regardé par la fenêtre et humé le vent, *e periculo sporgersi*. L'arrivée, *Pontcharra sur Bréd' Allevard !* est criée avec conviction. Ensuite, attendre le bus direction Chambéry dans la cour de la gare. Je porte le *rucksack* en toile kaki et cuir de papa, le mien aurait été trop petit. Peut-être que ça va crier au retour. J'ai laissé un mot pour dire que je prenais le premier train. Ils ont dû le trouver à leur réveil. Sinon, sûr que le receveur des Postes et les voisins seront alertés. Quelle chance, la lenteur des communications !

Ah, partir ! Me voici dans le bus. À tempo de vie simple et de mémoire. Arrêts multiples. Avant après les gorges de Pontcharra et le torrent Bens si frais si juste à l'oreille. Entrée d'Allevard. Bientôt la maison des cousins. Ceux que j'adore sont absents, ils se sont enfuis au Canada bien avant ma naissance. Ils s'aimaient, alors en douce et de nuit, hop, un train vers Paris, et là, direction un port à paquebots, Le Havre ou Boulogne. À eux le Canada, et droit vers l'ouest et encore l'ouest, le Pacifique ! Ils sont allés jusqu'en Colombie britannique, une belle vie, rude et vraie dans une maison de bois construite de leurs mains, et le couple des amoureux a dressé puis vendu des chevaux. Euh, moi et les chevaux.... Je me tiens en selle, et pour les acrobaties, c'est non. Mais les voyages, ah oui.

Plus tard, je partirai, comme a fait papa, j'irai en Amérique et en Afrique, en Asie, je courrai le monde. Tenez, ce *Don Pedro d'Alfaroubeira*, ce nom pour la rime, il *courut le monde et l'admira*. Ce programme de Guillaume Apollinaire est le mien. Quant à le présenter aux parents après le bac...

En attendant, me voici debout sur la place d'Ar où le bus m'a déposée. Deux passagers montent, le bus redémarre, lent, très lent, dépasse la Poste et entame la descente vers les cartonneries, l'odeur nous arrive parfois lorsque le vent le veut. Je tourne les talons en direction de la maison, un regard vers l'église, en bas sur la gauche et à droite, notre verger.

Dix-neuf heures, aller chercher la clé à l'hôtel Yver, notre voisin. Pour la dignité native, ne pas emprunter la rue du Château, mais notre grille d'en haut sur le tinage est fermée, la clé du tinage¹ est dans la maison, il reste donc la voie digne et intime par le jardin ; descendre au lavoir familial-communal et remonter le verger jusqu'au sentier bordé de noisetiers en évitant les horties. Le *rucksack* pèse avec la pente, maintenir l'allure ! Arrivée au sentier, je dépose le sac et

m'assois contre le mur de pierres tièdes du jardin. Oh oui, être là, paupières closes où danse le soleil au travers des feuilles. Stop, on ne dit pas : *Eh fille, qu'est-ce que tu vas chercher*. On dit rien. On existe et c'est notre maison famille, et le lieu est juste.

Ce jardin a été édifié en terrasse, sur un mètre cinquante environ par rapport au sentier, un mur de pierres sèches maintient ses deux flancs. Au fond, une petite porte en bois donne accès à la ruelle et à l'arrière de l'hôtel Yver. Ce chemin seul est digne. Pas question de passer par l'extérieur, la rue du Château. Ensuite, pour accéder au jardin, deux choix, escalader le mur aux prises incertaines car effritées, ou forcer la porte en bois. Le *rucksack* de papa fera office de bédard. Bzzz... images de ruses et de mythologie grecque dans mon film intérieur, pourquoi on a tous fait du latin, du grec et de l'allemand LV1, c'est une évidence familiale tue. *Schlock, Grrrrr...* porte du jardin libérée avec l'opinel en prise, le poids du sac à dos et un coup de genou bien placé. Bonjour aux deux pêcheurs, zigzags entre plantations semi-abandonnées depuis l'automne. Je clenche et franchis la petite porte rouillée donnant sur l'arrière de l'hôtel Yver, on m'a vue. « On », Madame et sa mise en plis teintée de Régé-color à reflets type campanules des montagnes. Sérieuse aux mains éraflées, je salue et transmets un grand bonjour des parents. Je dois réviser, travailler, tout ça – air affligé, moi. Et elle dit que je peux dîner chez eux ce soir, je remercie, *rucksack* à la main gauche, et direction la porte officielle. En descendant la rue vers chez nous, ça grommelle mon estomac, il y loge parfois mon âme avec ses élans. Eh quoi ? Dîner à une table seule, me faire zyeuter de qui et qui, *Nein Danke*. Avec et malgré les années, on reste les enfants et petits-enfants de la banque. Ce destin sur nos épaules, qu'en ferons-nous ? Papa prend au sérieux l'arrêté d'alignement qui va nous frapper : si on aligne pour élargir la rue, on tranche dans la maison, cinq mètres, dix mètres ?

Bref, on la demi-démolit, la maison ? Eh non, ils veulent tout, le Lozh maire et la mairie ! Même le tinage, posé à cinquante mètres en retrait de la route ? Oui ! Personne de la famille, ni les parents, ni les oncles-tantes, personne n'est plus au conseil municipal depuis 1918, cinquante ans. L'écharpe de maire du grand-père de papa, on l'a tous essayée enfants, elle est lourde et percluse de glands d'or comme un rideau de théâtre amputé du spectacle. À présent, le pouvoir est aux clans adverses, du pas savoyard et de l'argent venu d'ailleurs. On est mal, c'est clair.

Qu'importe, je suis là, quinze ans et pas d'armes. L'image de Zorro s'impose, avec son masque et son cheval, sans parler du sergent Garcia. Quel feuilleton ! Un jour j'irai là-bas sur les bords du Rio Bravo et Grande. Mais assez romancé. Ici, on-est-au-pays, et ce pays nous veut du mal, plus exactement ses patrons actuels. Et je n'ai aucun pouvoir. Sauf être venue, être là et apprendre.

Ouvrir l'eau, je sais où, l'électricité aussi. Un bout de sandwich me reste, ah la faim. Au pire, j'irai en face acheter de quoi, Alphonse ouvre sa boutique à la demande ou quasi. Mais la lumière illumine les étagères du garde-manger, ah les bocaux de fruits et légumes et les pâtés de lapin ! Même l'urgence a été prévue – cette lignée a émergé de quelles aventures ? Sentir n'est pas toujours savoir. Mais se restaurer est une première étape. Avec un ou deux verres d'eau. Puis, comme les adultes le dimanche, je prendrai de l'élixir Bonjean – pour digérer. Sic.

Le tour de la maison est une routine ancienne et j'y consens, respect. Les glycines au balcon sur la cour et sur la grille en bas vers le tinage sont en fleurs, une merveille. Les hortensias. Et voilà ce qu'on perd en ville. Ah, mais les regards !

Sur la place, les dames Lozh (parentes du maire et félonnes amies des tantes, sœurs de papa) émiettent la vie devant leurs fenêtres, en face, les épiciers parlent et vendent, Demaria l'Italien, bordélique sympa et proche, plus loin, l'autre, Perrenoud ? Demaria trône dans ma mémoire, avec ses filles, Lucette la brune et sa sœur aînée plus brune encore, et leur mère minuscule.

Chez nous on les aime. Les Demaria connaissent la maison d'Ar depuis avant la guerre, on ne sait laquelle, enfin, les parents ou grands-parents, venus au début du siècle. La maison avait cinquante ans. On disait encore que c'était la maison de la *tante* Madeleine, elle avait été construite pour elle, et sa progéniture, vu ses étages et sa surface. Du père, on n'en parlait pas. C'était en 1850-51. Un siècle et dix-sept ans. Et cette Madeleine me parle en rêve, elle me convoque à défendre la cause – *domus*, maison, mémoire, lignée. J'ai voté *Oui* avec mes pieds, je suis venue, j'y suis. Ce soir je dors à *la maison*.

Celle de Madeleine, construite en 1850, et transmise au fil des générations. Je les compterai. Demain.

Madeleine (I)

Je revois tout. Mon front déroule une cascade d'images muettes. Alors, oublier ces moments, ces années ? Non : raconter. Faire vivre, continuer. Moi, Madeleine.

3 avril 1813, La Chavanne en Savoie

Lieutenant B... Infanterie 1^{re} Arm... Une voix de fer. Rugueuse, éraillée, volontaire. Deux yeux opaques en un seul trait minéral. Au loin et à lui seul, une ligne imaginaire de gloire et d'empire. Interdit de la briser, vu ? Il a guerroyé au sud à l'est au nord et gagné ses galons, il a blessé, tué pour ne pas l'être et avancer. Il est revenu de Moscou et il est là, veste à épaulettes et doubles boutons dorés, dans l'embrasure de la porte. Pas très grand, une force ramassée, dos droit, sec, menton levé. Uniforme inscrit dans la chair et les os – moins les vingt centimètres du shako. Quant à regarder ses mains, tout en moi dit *Non*. Cet inconnu, sans bouger d'où il se tient, jette un regard circulaire aux étagères, aux sacs de lentilles, pois et semoule ; puis il sort de la boutique des voisins, épargnée par le feu. *Oncle ? Officier ?* C'est ce qu'a dit monsieur le curé.

L'œil de la sœur bénédictine ordonne et oriente. Adieu la pénombre tiède et bonjour le dehors. L'officier regarde au-dessus de nos têtes, y compris le voile noir de la sœur. Nous allons d'un pas égal et sur-concerté aux anneaux d'attache des chevaux et charrettes : angle de l'auberge en direction de l'Isère ma rivière et je ne la verrai plus. Je marche à ma perte et avec elle, oh misère.

Sinon quoi ?

De la place, on aperçoit les restes calcinés de notre maison où furent mes parents et la boutique. Avec mon enfance évanouie. Et là, vivante : on m'a retrouvée au sol, lestée d'une sacoche en bandoulière ; j'avais été sortie des flammes par papa ou maman ou les deux, ils sont morts et peut-être d'y être remontés, là-haut, notre logis, nos biens. Ce trois avril 1813 est mon treizième anniversaire, un envers de fête. Des larmes gonflent mes paupières, je les y